

Joyeux anniversaire : Orbi fête ses dix ans !

Les organisateurs m'ont demandé de bien vouloir remercier tous les intervenants qui avaient accepté d'être des nôtres aujourd'hui. C'est donc avec un grand plaisir que je salue ici tous ceux qui de Belgique ou de plus loin ont généreusement répondu à l'appel des organisateurs.

Et puis, pour tout ordre de mission, on a ajouté que je devais dire tout le bien possible d'Orbi, montrer à quel point c'était formidable et révolutionnaire. Mais cela, nous en sommes déjà tous persuadés, autrement nous ne serions pas ici.

J'ai donc plutôt pensé que je pouvais, en guise d'introduction à cette manifestation, vous raconter une histoire. D'abord, parce que tout le monde aime les histoires. Alors comme toutes les histoires, les personnages, leurs noms, leurs actions sont imaginaires.

Mon histoire commence dans un pays assez prospère et de vieille culture scientifique. C'est là que nous rencontrons un chercheur. Il travaille dans un labo. Il a sans doute un chef au-dessus de lui (tout le monde a toujours bien un chef), et puis lui-même fait office de chef pour d'autres personnes qui travaillent avec lui.

Alors ça se passe plutôt bien ; lui et son équipe ont des tas d'idées. Ils voudraient bien monter un projet. Comme le pays dans lequel ils vivent donne des subsides pour aider au développement de la recherche, ils rédigent ce fameux projet, et comme c'est un sacrément bon projet, ils s'associent à d'autres équipes, dans leur pays mais aussi à l'étranger. Ça prend du temps pour concevoir et rédiger tout cela, mais ce n'est pas trop grave parce qu'ils sont payés par leurs institutions respectives. Je vous rappelle que nous sommes dans un pays imaginaire où l'on pense que les chercheurs doivent être financièrement soutenus.

Quand le projet est ficelé, on l'envoie à une sorte de grande fondation nationale qui gère les projets de recherche. Eux aussi, ce sont des gens sérieux. Ils examinent donc tout cela avec grand soin, et comme ils veulent vraiment que les choses soient bien faites, ils contactent des experts indépendants, dont un certain nombre travaillent à l'étranger. On peut se permettre de faire tout cela, parce que la grande fondation est elle-aussi financée par l'État.

Et puis – mais je crois vous avoir déjà dit que le projet était bon –, le projet est accepté, l'argent arrive (peut-être pas tout ce qui avait été demandé, parce qu'il se trouve toujours des gens grincheux qui pensent qu'il faut contenir la voracité des chercheurs), et on se met au travail. Le chef de projet, j'avais initialement pensé l'appeler Oscar, par référence aux petites statuettes dorées qu'on donne à Hollywood ; je trouvais que c'était bien, l'idée des Oscars de la science, mais le nom est un peu démodé de nos jours, et j'ai finalement opté pour Bernard, ce qui

me permet de garder la même consonnance. C'est important pour la cohérence de l'histoire. Bernard donc, voyant que les choses avancent bien, se dit qu'il est grand temps de publier des résultats. Pas parce que c'est bon pour les rankings – dans le pays où travaille Bernard, on ne se tracasse pas trop pour les rankings –, mais parce qu'il pense que c'est très important de communiquer les résultats de sa recherche. Et comme ce sont vraiment de bons résultats, autant aller vers une bonne revue. Et donc Bernard et son équipe rédigent un papier ; cela prend du temps, mais à nouveau ce n'est pas trop grave puisqu'on est financé pour le faire. Et puis on envoie le papier à la revue choisie, papier tout formaté, tout bien fini, avec les illustrations ; bref, pour l'éditeur, il n'y a plus qu'à, comme on dit. L'essentiel du travail est fait.

La grande revue, qui est également très sérieuse, fait intervenir ses experts, qui sont parfois des collègues des premiers, mais ce n'est pas trop grave. Et puis, comme le papier était vraiment bon – jusqu'ici rappelez-vous, il n'y avait que Bernard qui pensait que le papier était bon –, on décide de le publier. C'est alors que Bernard découvre qu'il faut contribuer financièrement à la publication. S'il le souhaite, il peut même rajouter un petit subside et ainsi il y aura une photo issue de l'article sur la page de couverture du numéro de la revue. Bien sûr, c'est un peu cher, mais quelle publicité ! C'est un peu dur pour le budget ! Mais comme il faut bien se faire connaître, et qu'après tout, cela aussi avait été prévu dans le budget, Bernard donne son accord. Et c'est avec une légitime fierté qu'un peu plus tard, il découvre sur le présentoir de la bibliothèque le numéro de la revue qu'il a par ailleurs bien fallu acheter. Dans mon histoire, si vous publiez quelque chose dans une revue, cela ne vous dispense d'acheter la revue. Mais tout le monde sait ça.

Alors un jour, Bernard a trouvé que ça commençait à bien faire. Il connaissait quelqu'un qui s'occupait de la gestion des bibliothèques. C'était pas vraiment des potes au départ, mais ils avaient déjà travaillé ensemble. Celui-là, appelons-le Paul. Vous voyez, ce sont des prénoms passe-partout, comme il y en a dans toutes les histoires. Je suis sûr que dans la salle, il y en a qui sûrement qui s'appellent Bernard ou Paul. C'est d'ailleurs pour ça que ce ne sont que des histoires. On aurait été en Russie, j'aurais choisi sans doute Vladimir et Boris. Là-bas, les chefs s'appellent souvent Vladimir ou Boris.

Ensemble (donc Bernard et Paul, j'espère que vous suivez toujours), ils ont dû, j'imagine (moi je n'étais pas là, je raconte), ils ont dû phosphorer, vâchement phosphorer même. Ils ne savaient peut-être pas trop au début comment faire, mais ils étaient convaincus que la science doit demeurer libre, dans ses méthodes, dans ses buts, que la science, pour reprendre le motto du FNRS, c'est la liberté de chercher, et eux ils ont ajouté, c'est le devoir de publier librement parce que la recherche largement financée par le public doit revenir au public. Et ainsi est née l'idée d'ORBi.

ORBi c'était la conjonction de trois choses (dans les histoires les choses vont souvent par trois, mais ça vous le savez déjà) :

- la prise de conscience dans le monde scientifique que la science appartient aux chercheurs ;
- l'existence désormais de moyens techniques (informatiques) qui rendaient possible un changement de paradigme ;
- et il fallait aussi une volonté forte de la part de l'Institution.

Je termine maintenant mon histoire. Bernard et Paul ont mis en pratique ce qui n'était encore qu'une idée. Cela a demandé du temps de développement, du temps aussi pour convaincre. Ce n'est pas toujours facile d'être prophète dans son pays. Et puis, les vieilles habitudes sont parfois tenaces. Mais d'après ce que je sais de l'histoire, cela a plutôt bien fonctionné.

Les histoires ont cette vertu qu'elles nous aident à réfléchir. Toute histoire a aussi sa morale comme on disait autrefois. En ce qui me concerne, je me suis dit que ce serait bien si des gens comme Bernard, Paul et tous ceux qui ont travaillé à cela dans mon histoire, pouvaient exister dans la réalité. Et si en plus, il pouvait appartenir à mon Université, je crois que j'en serais terriblement fier. Imaginez un peu tout ce qu'on pourrait faire ...

Joyeux anniversaire ! *Ad multos annos !*